

Le témoignage

Texte: Marie-Christine Pasche
Photos: Didier Martenet

«On a tué mon enfance»

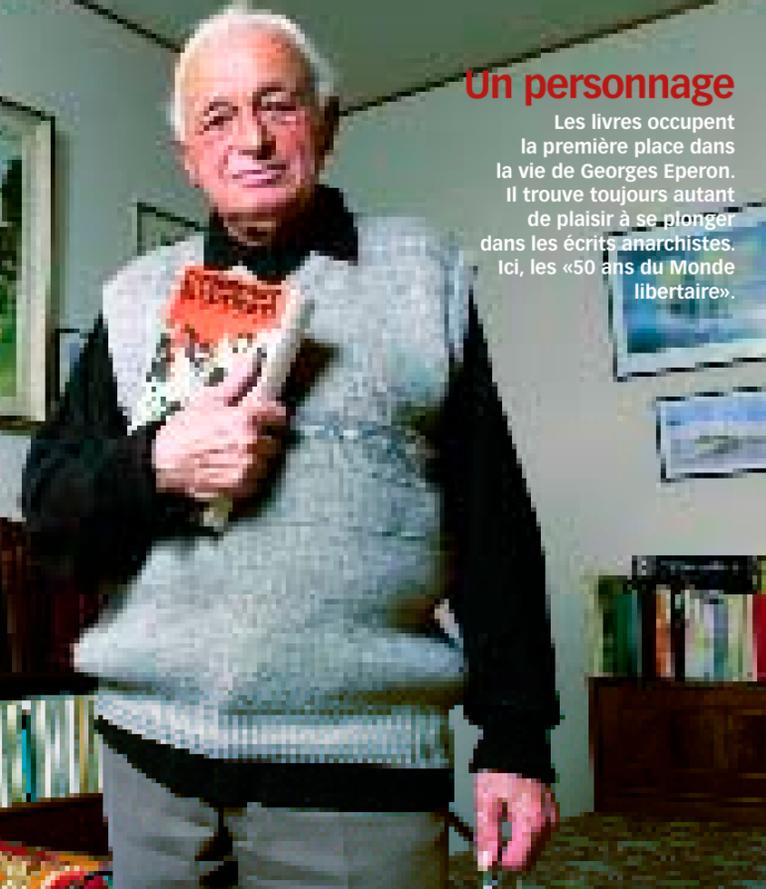
Georges Eperon

Des milliers d'enfants ont vécu l'enfer dans les institutions ou les familles d'accueil où l'autorité les avait placés. Ils demandent des excuses pour ceux dont la vie est brisée. Ils sont sur le plateau d'«Infrarouge» ce mercredi.



Jeune homme

A l'âge de 20 ans, lorsqu'il débarque à Genève.



Un personnage

Les livres occupent la première place dans la vie de Georges Eperon. Il trouve toujours autant de plaisir à se plonger dans les écrits anarchistes. Ici, les «50 ans du Monde libertaire».

La Suisse romande a découvert, lors d'un *Temps présent* qui leur était consacré, les souffrances intolérables subies jusque dans les années 1970 par les «pupilles de l'Etat». Des milliers d'enfances volées, d'êtres humains brisés par un sentiment d'abandon, la faim, les sévices corporels, dans l'ignorance de tous, y compris des autorités chargées pourtant de les élever et de les protéger.

Né il y a huitante-trois ans, Georges Eperon est de ceux-là, décidé à témoigner, non pas pour qu'on le plaigne, «c'était mon

destin, j'ai fait ma vie et j'en suis heureux. Mais, avant de mourir, je veux parler, pour les autres, pour que cela ne se produise plus jamais et que les enfants soient respectés», précise-t-il fermement. Une voix douce, sans colère et que n'étrangle aucun des souvenirs douloureux qu'il égrène, même lorsque cette évocation remplit ses yeux de larmes. Il raconte le choc de l'exil et son immense solitude, lorsque les autorités l'obligent à quitter la femme merveilleuse qui l'élevait depuis sa naissance, pour le placer dans une ferme; les journées harassantes d'un enfant

de 9 ans, contraint de travailler avant d'aller à l'école, les pluies de coups pour un oui ou pour un non. Il exprime la béance affective laissée par la séparation d'avec cette mère de substitution qu'il aimait.

D'un enfer à l'autre

Un enfer dont il sort grâce à la bienveillante attention de son institutrice, inquiète de son extrême fatigue et de son air blessé. «Je n'arrivais pas à apprendre, j'étais trop tourmenté, je ne pensais qu'à retourner d'où je venais...»

Hélas, l'autorité ne le ramènera pas chez Lucie Forestier, mais à

l'orphelinat de Vufflens-la-Ville, «une caserne pour enfants» où il survivra pendant quatre ans, entre un instituteur qui n'aimait pas «les gosses de l'orphelinat» et un patron à la main leste, surtout les soirs où il avait abusé de la bouteille. «Le plus terrible, c'était les jours de visite: personne ne venait jamais me voir. Pourtant, il me semblait que je ne faisais rien de mal... Je parlais alors me promener tout seul. Je m'étais fait un ami d'un vieil arbre. Je lui parlais, il était vieux, beau, j'en avais besoin.»

Un amour de la nature et des animaux qui n'a jamais quitté Georges et l'a sauvé. Rejeté, mal-

traité par les humains, les vaches et les chevaux dont il devait s'occuper dans les différentes places où il «faisait le larbin» le consolent un peu de la méchanceté des hommes. Condamné bien trop tôt à ne compter que sur lui-même, humilié, l'enfant va devenir réfractaire à toute forme d'autorité. Inutile de lui demander de suivre l'école de recrues, il fera en sorte d'en être éjecté, condamné à trois mois de prison pour refus de servir. Les barreaux ne le retiendront pas davantage. Il fugue de Bochuz (VD) à Genève où il rencontrera les premiers hommes à lui porter

respect et amitié, les anarchistes. «Ce fut un immense soulagement d'être accepté comme j'étais, de parler avec des humains épris de liberté, qui m'apprenaient que chaque homme est unique, et digne de respect.»

L'anarchisme donne un sens à sa vie

Georges va partager les luttes sociales de ses premiers amis, manifester, se bagarrer contre les fascistes d'Oltramar et les communistes de Léon Nicole, et trouver un sens à sa vie. Enfin, il existe, enfin il peut assouvir son

appétit d'apprendre et de comprendre le monde qui l'entoure. Il dévore Zola, Jaurès, «ces gens qui m'ont fait comprendre l'homme. J'en ai peur, c'est un loup, un barbare, un surnois, mais l'être humain est tellement beau dans sa complexité qu'il m'intéresse toujours.» C'est aussi la période de son mariage, de la naissance de sa fille, une famille qu'il nourrit par de petits boulots. «Plus tard, j'aurais pu jouer au contremaître, mais cela heurtait ma sensibilité d'anarchiste. Je distribuais le travail, chacun prenait ses responsabilités et le patron contrô-

lait. Ça passait mal, comme mon attitude ouverte avec les étrangers qui affluaient sur les chantiers. Les ouvriers suisses m'ont fait vibrer.» Fidèle à ses convictions, fidèle à sa chère liberté, Georges n'acceptera jamais un emploi à plein temps. «Je refusais d'être un esclave du travail, je voulais profiter de la vie. J'avais du temps à rattraper, comme une revanche à prendre sur mes années d'enfance volées.»

M.-C. P. ■



Le médecin-musicien de 49 ans est un des rares orphelins à avoir suivi des études.

«Plutôt que de chercher des coupables,

En 2003, Pierre-Alain Savary éditait un livre* pour tirer un trait sur son passé. Mais il ne s'en est pas senti le droit et a décidé de se battre. Pour ceux qui n'ont pas eu sa force, des adultes brisés, et qui ont besoin d'aide.

* «Hymne à l'amour d'un misogyne passionné», Ed. Mon Village 2003. Pour commander, tél. 079 459 02 48, www.monhistoire.ch

Vous avez 49 ans et avez subi des maltraitances: ces pratiques existaient toujours dans les années 1960?

Bien sûr, et même plus tard. Le dernier cas dénoncé date de 1984! Les 50 000 à 80 000 enfants concernés ont aujourd'hui entre 25 et 85 ans.

Qu'attendez-vous de l'Etat aujourd'hui?

Les autorités fédérales et cantonales doivent reconnaître leur responsabilité et la souffrance de toutes ces personnes. Et surtout se demander ce qu'elles sont devenues. Un pays qui maltraite ses enfants n'a aucun avenir.

trouvons des solutions»

Ce travail de recherche a-t-il été fait?

Une étude vaudoise a été conduite, mais on y a tenté de minimiser le problème en soulignant que ces témoins n'étaient pas crédibles, car psychologiquement perturbés. Un comble! Comment pourrait-on ne pas l'être après avoir subi de pareils traitements! Par ailleurs, dans le canton de Vaud beaucoup d'archives ont disparu dans un incendie criminel.

Comment vivent ceux que vous connaissez?

Sans harmonie. La plupart vivent en marge, certains ont versé dans la criminalité, d'autres sont malades. Le moins que peut faire l'autorité responsable de

leur enfance anéantie est de se demander ce qu'elle peut faire aujourd'hui pour eux!

Que proposez-vous?

Nous souhaitons la création d'une Fondation suisse pour l'orphelin, subventionnée par la Confédération et les cantons, qui ouvre des centres à l'intention de ces gens qui souffrent, souvent dans un isolement total. Ils y trouveraient l'appui de professionnels de la santé, de l'éducation, du social. Nous demandons aussi un statut qui leur permette de bénéficier du soutien financier prévu par la Loi fédérale sur l'aide aux victimes (LAVi).

M.-C. P. ■



Pierre-Alain, avec sa mère tant espérée, en vain, les jours de visite à l'orphelinat.